

# « Le Bourgeois Gentilhomme »

Comédie-ballet de Molière

Adaptation d'Andrey MYASNIKOV

## Personnages :

**MONSIEUR JOURDAIN**, bourgeois.

**MADAME JOURDAIN**, sa femme.

**LUCILE**, fille de M. Jourdain.

**NICOLE**, servante.

**CLÉONTE**, amoureux de Lucile.

**COVIELLE**, valet de Cléonte.

**DORANTE**, comte, amant de Dorimène.

**DORIMÈNE**, marquise.

**MAÎTRE DE MUSIQUE**.

**MAÎTRE à DANSER**.

**MAÎTRE D'ARMES**.

**MAÎTRE DE PHILOSOPHIE**.

**MAÎTRE TAILLEUR**.

## ACTE I, Scène première

NICOLE : Venez, entrez dans cette salle.

MAÎTRE à DANSER : (à *MAÎTRE DE MUSIQUE*) Nos occupations, à vous, et à moi, ne sont pas petites maintenant.

MAÎTRE DE MUSIQUE : Il est vrai. Nous avons trouvé ici un homme comme il nous le faut à tous deux ; ce nous est une douce rente que ce Monsieur Jourdain, avec les visions de noblesse et de galanterie qu'il est allé se mettre en tête.

MAÎTRE à DANSER : Je voudrais pour lui qu'il se connût mieux qu'il ne fait aux choses que nous lui donnons.

MAÎTRE DE MUSIQUE : Il est vrai qu'il les connaît mal, mais il les paye bien ; et c'est de quoi maintenant nos arts ont plus besoin que de toute autre chose.

MAÎTRE à DANSER: Vous avez tout à fait raison.

## Scène II

MONSIEUR JOURDAIN : Hé bien ? Me ferez-vous voir votre petite drôlerie ?

MAÎTRE à DANSER : Comment ? Quelle petite drôlerie ?

MONSIEUR JOURDAIN : Eh la... comment appelez-vous cela ? Votre prologue ou dialogue de chansons et de danse.

MAÎTRE à DANSER : Ah, ah !

MAÎTRE DE MUSIQUE : Vous nous y voyez préparés.

MONSIEUR JOURDAIN : Je vous ai fait un peu attendre, mais c'est que je me fais habiller aujourd'hui comme les gens de qualité. Mon tailleur m'a dit que les gens de qualité étaient comme cela le matin.

MAÎTRE DE MUSIQUE : Cela vous sied à merveille.

MONSIEUR JOURDAIN : Voici encore un petit déshabillé pour faire le matin mes exercices.

MAÎTRE DE MUSIQUE : Il est galant.

MONSIEUR JOURDAIN : Tenez ma robe. Me trouvez-vous bien comme cela ?

MAÎTRE à DANSER : Fort bien. On ne peut pas mieux.

MONSIEUR JOURDAIN : Voyons un peu votre affaire.

MAÎTRE DE MUSIQUE : Je voudrais bien auparavant vous faire entendre un air que je viens de composer pour la sérénade que vous m'avez demandée. L'air est aussi beau. Écoutez seulement.

MONSIEUR JOURDAIN : Donnez-moi ma robe pour mieux entendre. Attendez, je crois que je serai mieux sans robe. Non ; redonnez-la-moi, cela ira mieux.

MAÎTRE DE MUSIQUE et MAÎTRE à DANSER, *chantant* :

Je languis nuit et jour, et mon mal est extrême,  
Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont soumis ;  
Si vous traitez ainsi, belle Iris, qui vous aime,  
Hélas ! Que pourriez-vous faire à vos ennemis ?

MONSIEUR JOURDAIN : Cette chanson me semble un peu lugubre, elle endort ; je voudrais que vous la pussiez un peu ragaillardir par-ci, par-là.

MAÎTRE DE MUSIQUE : Il faut, Monsieur, que l'air soit accommodé aux paroles.

MONSIEUR JOURDAIN : On m'en apprend un tout à fait joli, il y a quelque temps. Attendez... Là... comment est-ce qu'il dit ?

MAÎTRE à DANSER : Par ma foi ! Je ne sais.

MONSIEUR JOURDAIN : Il y a du mouton dedans.

MAÎTRE à DANSER : Du mouton ?

MONSIEUR JOURDAIN : Oui. Ah ! (*Chante.*)

Je croyais Janneton  
Aussi douce que belle,  
Je croyais Janneton  
Plus douce qu'un mouton :  
Hélas ! Hélas ! Elle est cent fois,  
Mille fois plus cruelle,  
Que n'est le tigre aux bois.

MAÎTRE DE MUSIQUE : Il est plus joli du monde.

MAÎTRE à DANSER : Et vous le chantez bien.

MONSIEUR JOURDAIN : C'est sans avoir appris la musique.

## ACTE II, Scène première

MONSIEUR JOURDAIN : à propos... Apprenez-moi comme il faut faire une révérence pour saluer une marquise.

MAÎTRE à DANSER : Avec grand plaisir ! Si vous voulez la saluer avec beaucoup de respect, il faut faire d'abord une révérence en arrière, puis marcher vers elle avec trois révérences en avant, et à la dernière vous baisser jusqu'à ses genoux.

MONSIEUR JOURDAIN : Faites un peu. Bon.

NICOLE : Monsieur, voilà votre maître d'armes qui est là.

MONSIEUR JOURDAIN : Dis-lui qu'il entre ici pour me donner leçon. (*À M. à danser et M. de musique*) Je veux que vous me voyiez faire.

## Scène II

MAÎTRE D'ARMES, *après lui avoir mis le fleuret à la main* : Allons, Monsieur, la révérence. Votre corps droit. Un peu penché sur la cuisse gauche. Les jambes point tant écartées. Vos pieds sur une même ligne. Votre poignet à l'opposite de votre hanche. La pointe de votre épée vis-à-vis de votre épaule. Le bras pas tout à fait si étendu. La main gauche à la hauteur de l'œil. L'épaule gauche plus quartée. La tête droite. Le regard assuré. Avancez ! Le corps ferme. Touchez-moi l'épée de quarte, et achevez de même ! Une, deux. Remettez-vous ! Redoublez de pied ferme ! Une, deux. Un saut en arrière. Quand vous portez la botte, Monsieur, il faut que l'épée parte la première, et que le corps soit bien effacé. Une, deux. Allons, touchez-moi l'épée de tierce, et achevez de même. Avancez. Le corps ferme. Avancez. Partez de là. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez. Une, deux. Un saut en arrière. En garde, Monsieur, en garde.

MAÎTRE DE MUSIQUE : Vous faites des merveilles.

MAÎTRE D'ARMES : Je vous l'ai déjà dit, tout le secret des armes ne consiste qu'en deux choses, à donner, et à ne point recevoir. Et c'est en quoi l'on voit combien la science des armes l'emporte hautement sur toutes les autres sciences inutiles, comme la danse, la musique, la...

MAÎTRE à DANSER : Tout beau, Monsieur le tireur d'armes : ne parlez de la danse qu'avec respect.

MAÎTRE DE MUSIQUE : Apprenez, je vous prie, à mieux traiter l'excellence de la musique.

MAÎTRE D'ARMES : Vous êtes de plaisantes gens, de vouloir comparer vos sciences à la mienne !

MAÎTRE DE MUSIQUE : Voyez un peu l'homme d'importance !

MAÎTRE à DANSER : Voilà un plaisant animal, avec son plastron !

MAÎTRE D'ARMES : Mon petit maître à danser, je vous ferais danser comme il faut. Et vous, mon petit musicien, je vous ferais chanter de la belle manière.

MAÎTRE à DANSER : Monsieur le batteur de fer, je vous apprendrai votre métier.

MONSIEUR JOURDAIN, *au Maître à danser* : êtes-vous fou de l'aller quereller, lui qui entend la tierce et la quarte, et qui sait tuer un homme par raison démonstrative ?

MAÎTRE à DANSER : Je me moque de sa raison démonstrative, et de sa tierce et de sa quarte.

MAÎTRE D'ARMES : Comment ? petit impertinent.

MONSIEUR JOURDAIN : Je vous prie !

MAÎTRE DE MUSIQUE : Laissez-nous un peu lui apprendre à parler.

MONSIEUR JOURDAIN : Mon Dieu ! Arrêtez-vous.

## Scène III

MONSIEUR JOURDAIN : Holà, Monsieur le philosophe, vous arrivez tout à propos avec votre philosophie. Venez un peu mettre la paix entre ces personnes-ci.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE : Qu'est-ce donc ? qu'y a-t-il, Messieurs ?

MONSIEUR JOURDAIN : Ils se sont mis en colère pour la préférence de leurs professions, jusqu'à se dire des injures, et en vouloir venir aux mains.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE : Hé quoi ? Messieurs, faut-il s'emporter de la sorte ? et n'avez-vous point lu le docte traité que Sénèque a composé de la colère ? Y a-t-il rien de plus bas et de plus honteux que cette passion, qui fait d'un homme une bête féroce ? et la raison ne doit-elle pas être maîtresse de tous nos mouvements ?

MAÎTRE à DANSER : Comment, Monsieur, il vient nous dire des injures à tous deux, en méprisant la danse que j'exerce, et la musique dont il fait profession ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE : Un homme sage est au-dessus de toutes les injures qu'on lui peut dire, et la grande réponse qu'on doit faire aux outrages, c'est la modération et la patience.

MAÎTRE D'ARMES : Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs professions à la mienne.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE : Faut-il que cela vous émeuve ? Ce n'est pas de vaine gloire et de condition que les hommes doivent disputer entre eux ; et ce qui nous distingue parfaitement les uns des autres, c'est la sagesse et la vertu.

MAÎTRE à DANSER : Je lui soutiens que la danse est une science à laquelle on ne peut faire assez d'honneur.

MAÎTRE DE MUSIQUE : Et moi, que la musique en est une que tous les siècles ont révérée.

MAÎTRE D'ARMES : Et moi, je leur soutiens à tous deux que la science de tirer des armes est la plus belle et la plus nécessaire de toutes les sciences.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE : Et que sera donc la philosophie ? Je vous trouve tous trois bien impertinents de parler devant moi avec cette arrogance, et de donner impudemment le nom de science à des choses que l'on ne doit pas même honorer du nom d'art, et qui ne peuvent être comprises que sous le nom de métier misérable de gladiateur, de chanteur, et de baladin !

MAÎTRE D'ARMES : Allez ! Philosophe de chien.

MAÎTRE DE MUSIQUE : Allez ! Bélître de pédant.

MAÎTRE à DANSER : Allez ! Cuistre fieffé.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE : Comment ? Maraudeurs que vous êtes.

MONSIEUR JOURDAIN : Monsieur le philosophe.

MAÎTRE D'ARMES : La peste l'animal !

MAÎTRE à DANSER : Diantre soit de l'âne bête !

MAÎTRE DE MUSIQUE : Au diable l'impertinent !

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE : Fripons ! Gueux ! Traîtres ! Imposteurs ! (*Ils sortent*).

MONSIEUR JOURDAIN : Monsieur le Philosophe, Messieurs, Monsieur le Philosophe. Oh ! Battez-vous tant qu'il vous plaira : je n'y saurais que faire, et je n'irai pas gâter ma robe pour vous séparer.

## Scène IV

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE, *en raccommodant son collet* : Venons à notre leçon.

MONSIEUR JOURDAIN : Ah ! Monsieur, je suis fâché des coups qu'ils vous ont donnés.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE : Cela n'est rien. Un philosophe sait recevoir comme il faut les choses. Laissons cela. Que voulez-vous apprendre ?

MONSIEUR JOURDAIN : Tout ce que je pourrai, car j'ai toutes les envies du monde d'être savant.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE : Ce sentiment est raisonnable : *nam sine doctrina vita est quasi mortis imago*. Vous entendez cela, et vous savez le latin sans doute.

MONSIEUR JOURDAIN : Oui, mais faites comme si je ne le savais pas : expliquez-moi ce que cela veut dire.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE : Cela veut dire que sans la science, la vie est presque une image de la mort.

MONSIEUR JOURDAIN : Ce latin-là a raison.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE : N'avez-vous point quelques principes, quelques commencements des sciences ?

MONSIEUR JOURDAIN : Oh ! oui, je sais lire et écrire.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE : Par où vous plaît-il que nous commencions ? Voulez-vous que je vous apprenne la logique ?

MONSIEUR JOURDAIN : Qu'est-ce que c'est que cette logique ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE : C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

MONSIEUR JOURDAIN : Qui sont-elles, ces trois opérations de l'esprit ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE : La première, la seconde, et la troisième. La première est de bien concevoir par le moyen des universaux. La seconde, de bien juger par le moyen des catégories ; et la troisième, de bien tirer une conséquence par le moyen des figures barbara, celarent, darii, ferio, baralipon, etc.

MONSIEUR JOURDAIN : Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE : Voulez-vous apprendre la morale ?

MONSIEUR JOURDAIN : La morale ? Qu'est-ce qu'elle dit de cette morale ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE : Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions et...

MONSIEUR JOURDAIN : Non, laissons cela. Je suis bilieux comme tous les diables ; et il n'y a morale qui tienne.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE : Est-ce la physique que vous voulez apprendre ?

MONSIEUR JOURDAIN : Qu'est-ce qu'elle chante cette physique ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE : La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles, et les propriétés du corps ; qui discourt de la nature des éléments, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes et des animaux, et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux volants, les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents et les tourbillons.

MONSIEUR JOURDAIN : Il y a trop de tintamarre là-dedans, trop de brouillamini.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE : Que voulez-vous donc que je vous apprenne ?

MONSIEUR JOURDAIN : Apprenez-moi l'orthographe. Après vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune et quand il n'y en a point.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE : Soit. Pour bien suivre votre pensée et traiter cette matière en philosophe, il faut commencer selon l'ordre des choses, par une exacte connaissance de la nature des lettres, et de la différente manière de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles parce qu'elles expriment les voix ; et en consonnes, ainsi appelées consonnes parce qu'elles sonnent avec les voyelles, et ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles ou voix : a, e, i, o, u. La voix A se forme en ouvrant fort la bouche : A.

MONSIEUR JOURDAIN : A, A. Oui.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE : La voix E se forme en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut : A, E.

MONSIEUR JOURDAIN : A, E, A, E. Ma foi ! oui. Ah ! que cela est beau !

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE : Et la voix I en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles : A, E, I.

MONSIEUR JOURDAIN : A, e, i, i, i, i. Cela est vrai. Vive la science !

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE : La voix o se forme en rouvrant les mâchoires, et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas : o.